



Constellation et météores

JEAN-JACQUES DELFOUR

Qui se souviendra de la légère baisse de fréquentation due à la réfection des voies de chemin de fer? En revanche, le festival 2010 restera celui de la rencontre tumultueuse mais féconde entre les arts de la rue et les performeurs, des artistes plus marginaux encore, si c'est possible, que les théâtres de rue. Avec un fil rouge apparent: la nudité.

Spencer Tunik, l'homme des photographies de masses de nus, est venu bricoler une imagerie d'épinal en convoquant ces troupes attifées d'un parapluie, tantôt noir et dans un pré (ah! Magritte...), tantôt transparent et dans une rue piétonne nettoyée de ses habitants, artistes et passants. Événement? Peut-être. Ce traitement des corps nus comme pure matière iconique oscille entre la pornographie pour mineurs et la boucherie industrielle, sans réussir à atteindre le saisissement esthétique ni même un effet politique. C'est un bon filon; une idée commercialisable et efficace qui instruit sur le statut social du corps-marchandise quantifiable. Que Lautréamont me pardonne: Tunik, c'est beau comme la rencontre d'un parapluie et d'un appareil photographique sur une gondole de supermarché.

Du côté de la programmation classique, seuls deux spectacles sur la quinzaine pêchent soit par inachèvement (*Satellites* d'Ilimitrof Company) ou par incohérence (*Emma Darwin* du Teatro del Silencio). Mais signalons quelques joyaux. Le saisissant *Tragédie! un poème* du Deuxième Groupe d'intervention. L'absolument drôle, le joyeux, l'heureux *Idéal Club* de 26 000 Couverts. L'épique, l'énigmatique, le poétique, le fantastique *Obhudarium* des Frères Forman. Les autres propositions, un peu moins formidables, sont variées, originales. Le spectateur a pu parcourir l'extraordinaire diversité des arts de

la rue, et les connexions avec l'art contemporain (chorégraphie, installation). Une belle constellation, qu'un responsable politique, doué de temps et de patience, s'il avait existé, eût contemplé avec profit.

L'élément nouveau, qui est aussi un risque esthétique et politique, c'est l'art-performance. Les performeurs invités sont des artistes inclassables; chacun forme une espèce d'art. Bien sûr, le grand jeu consiste à convoquer les genres et à tenter de les caser. Mais les performeurs sont inclassables et ils contribuent au scepticisme dominant à l'égard des taxinomies taxidermistes. Leurs « actions », leurs « opérations », bref, leurs performances sont des actes politiques, des faits sociaux, des événements culturels. La performance invalide le quadrillage de l'art par les catégories esthétiques mais aussi les grandes distinctions sociales. Elle est subversive en ce qu'elle est un objet paradoxal: à la fois anti-sociale (radicale) et sociale.

La performance implique souvent le corps d'une manière forte et inhabituelle. Chaque culture produit des expériences où le corps est dévoilé, brutalisé, mis en danger, exposé, scarifié, peint, bref traité comme une matière. Accidents de voiture, toxicomanie, violences physiques, sports extrêmes, guerre... L'adolescent à la peau percée d'anneaux métalliques obéit, quoiqu'il l'ignore et s' imagine faire le contraire, à un code qui définit les marges de fantaisie. Le

performeur invente un style d'implication unique, personnel, totalement original.

L'art-performance a deux grands traits. 1. L'artiste lui-même devient un support artistique. 2. L'acte original, unique, de produire l'œuvre d'art est l'œuvre elle-même. D'où un effet de désocialisation. En faisant, de manière revendiquée et volontaire, des « actes artistiques » sans modèle, sans autre référence qu'eux-mêmes, les performeurs transgressent des principes sociaux fondamentaux : le rattachement à un groupe identifié, l'obéissance aux codes, l'usage « normal », c'est-à-dire codifié, du corps...

Le performeur cherche à ne pas être comme les autres (un désir qui tient à l'individualisme civilisationnel moderne). Sa jouissance est de chercher une voix et une voie uniques, avec tous les risques sociaux que cela implique. Mais cette horreur du code est aussi un dispositif social identifié sous le signifiant « art » ou « performance » qui prédispose à percevoir et à interpréter ce qui se déroule non comme une crise susceptible d'un traitement psychiatrique mais comme un événement culturel. La performance est elle-même un code spécifique ; la réception consiste à vivre, comme spectateur, l'événement scénique, c'est-à-dire à la transformer en sensations, en sentiments, en images, en récits. Cette tension entre la création comprise comme une effraction dans le règne du signifiant et la production d'un objet artistique constitue la jouissance propre de la performance.

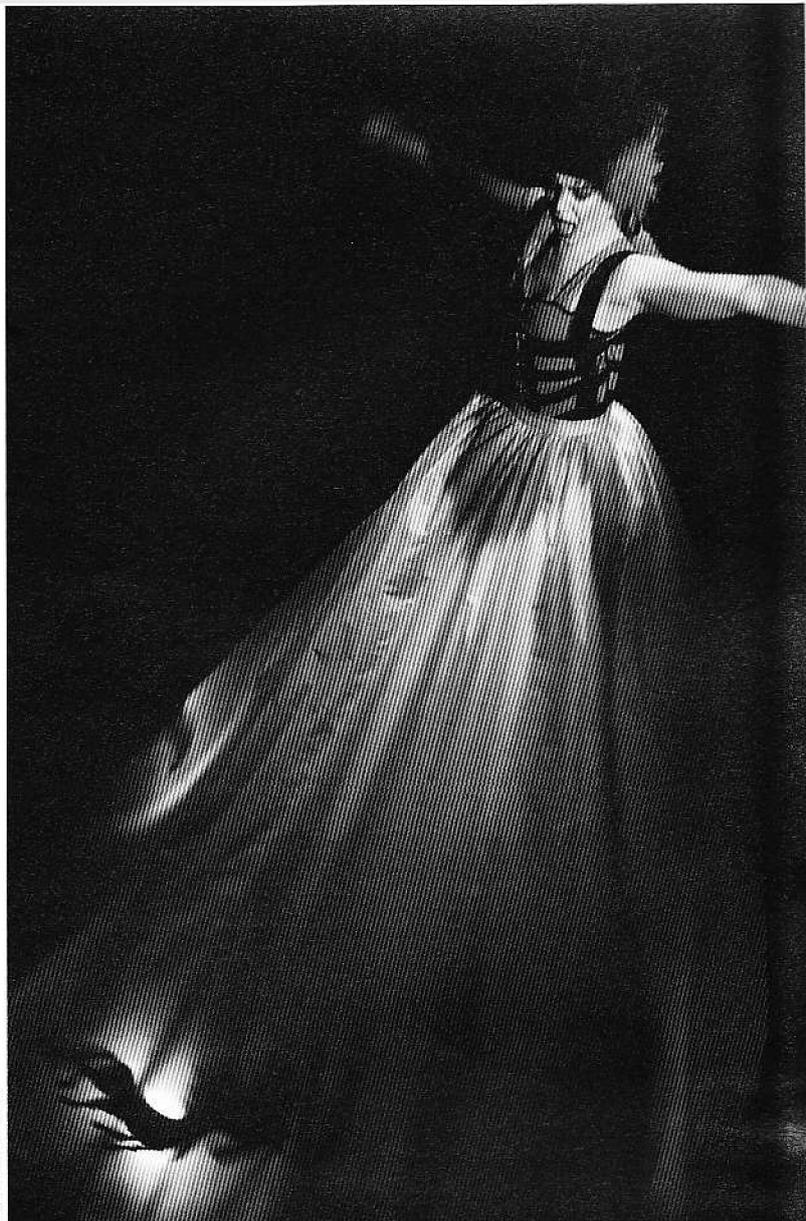
Il n'y a pas d'égoïsme ni de narcissisme chez les performeurs : ils cherchent autre chose, l'autre du signifiant, l'objet impossible de la jouissance pure. Leur credo est un impératif catégorique : « Va toujours plus loin ! Ne t'arrête pas ! » Leurs propositions s'inscrivent dans des chemins de vie où la passion de l'art n'admet aucune entrave. Mais la signification de l'art les ramène à une sociabilité qu'ils ne peuvent pas perdre.

Une procession dionysiaque

Tragédie! un poème commence par une installation à dix têtes. Un musée en plein air. Collection d'objets de la modernité. Peu à peu, l'installation vit, habitée par une douzaine d'acteurs. Un événement formidable la secoue. Puis vient le rassemblement, un peu laborieux, au frontal. L'affirmation de la vie, l'exubérance des corps, la joie, le théâtre.

Si le titre est un programme à deux temps, le spectacle en comporte trois. Notre monde est une tragédie. Des îlots symboliques figurent quelques-uns des objets obsessionnels de la modernité. Déchéance onaniste et bavarde d'une intellectualité privée d'action, adoration de la bagnole comme corps pulsionnel et accidenté, semis de poupées démembrées, armée de chemises rouges, troupeau gris et télévisuel de vieilles images d'intérieurs pauvres et tristes, chantier en ruine, champ de vêtements abandonnés... Objets et situations suscitent une errance intérieure, le sentiment d'un morcellement de la vie : comme si nos dérisoires existences étaient raillées par ces déchets. Une fois la tragédie reconnue, une autre voix est possible : poésie, création. Constater la morbidité océanique de notre monde et affirmer la vie. Nietzsche.

Circuler d'une installation l'autre est une expérience de morcellement. Impression tragique. Immérgé dans la foule désorientée, le spectateur doit accepter la perte du sens global et celle du sens local. Autre impression tragique, à rebours : la reconnaissance progressive de symboles précis (accidents de bagnole, prostitution et racolage,



IRENA VODAKOVA

LE SUBLIME OBLUDARIUM DU THÉÂTRE DES FRÈRES FORMAN

violences physiques et morales, massacres, guerres, jusqu'aux génocides, évoqués par un champ de vêtements qui rappelle les amoncellements de Boltanski).

Soudain, trois corps vivants se glissent sous les vêtements, forment des sculptures, puis, nus, se hissent selon une courbe qui frôle un brasier. Image d'une grande puissance, qui remue à la fois les images des camps d'extermination et l'érotisme répugnant de la déchéance. Bergen Belsen, Auschwitz, toutes ces images, stockées dans les inconscients depuis des décennies, se lèvent pour accompagner les trois anges, âmes des morts revenant à la vie, et des images des témoins survivants. Et encore, le désir désespéré que tout ça n'ait jamais eu lieu.

Le passage le long du brasier, image traumatique et purificatrice, inaugure, après la procession pour les morts, pour les anéantis, une troisième séquence, vive, dynamique, joyeuse et un peu longue. Quelques paroles surgissent, chutes et rebonds, mourir renaître, tomber se relever, marcher, courir, danser, jouir.

Le spectateur est invité à s'émouvoir et à penser en même temps, requis par un travail d'interprétation d'images limpides (mais il faut toujours compter avec l'effet d'intimidation : l'angoisse de ne pas trouver la référence « exacte »). La procession des trois anges qui s'ha-

billent de la mémoire des morts, endossent leur peau, s'auréolent de leur souffrance, est une image complexe et équivoque. J'évoquais un rappel des anéantis (Juifs, Tziganes, Noirs, pauvres, travailleurs russes ou chinois, civils japonais irradiés, hommes sans visage, opprimés, partout dans le monde) ; on peut y voir aussi une allusion à l'exploitation iconique des victimes.

Entre l'hommage aux anéantis et la récupération narcissique, la jouissance de cette image est une expérience trouble qui pousse à la réflexion. On peut craindre une réaction défensive qui évacue le côté angoissant. Voir une réception pornographique (qui s'exprime dans la masse de photographies prises par des hommes essentiellement – parmi les comédiens, des femmes). Cette image, très belle, saisissante, a aussi un côté louche, infâme, le voyeurisme des camps de concentration...

Dans le spectacle surgit un spectacle surprenant, obscène. Celui d'un public inconscient d'être vu, captant ces corps nus en se croyant protégé par l'appareil photo. Chacun est interpellé par cette image possible de lui-même. Le spectateur, même dépourvu d'appareil, regarde aussi. Peut-il être indifférent à la beauté troublante de la nudité ? Peut-il affirmer que seul l'aspect symbolique l'émeut ?

Ce spectacle n'interroge pas seulement la mémoire, la violence, l'histoire. Il questionne la forme spectaculaire, la présence des corps, la fonction symbolique et son enchâssement dans des formes visuelles, corporelles, fondamentalement équivoques. Voir, c'est risquer de céder à la pulsion scopique ; écouter, c'est ouvrir le champ infini de l'interprétation. D'où la dernière séquence. Prêter l'oreille aux voix qui cherchent une voie audible, écouter les témoins, les vieux. Une double aventure. Dans le passé, où se joue une histoire de mort et de résurrection – et dans l'art, où se propose une réflexion sur la manipulation des pulsions par le spectacle, et le pouvoir hypnotique de la nudité.

- Deuxième Groupe d'intervention – 66, rue Hoche – 92240 Malakoff
<http://deuxiemegroupe.org>

- *Tragédie ! un poème...* sera à Paris et à Malakoff en mai prochain.

L'Idéal Club ou l'amitié en théâtre

Un spectacle de music-hall ? Une compagnie qui en rêve et le construit patiemment. Un ensemble bigarré. Des gags totalement hilariants ; la fluidité de la mise en scène, une grande qualité musicale, une efficacité comique dont le corps, épuisé par le rire, témoigne. Un spectacle qui rend heureux.

La mise en scène des répétitions place le spectateur non en consommateur (qui détruit la marchandise), ni même en spectateur, mais en ami, en copain de passage qui assiste, avec bienveillance, aux tâtonnements, aux errances. Un rappel du chemin parfois long entre l'idée initiale et le résultat. Le rêve et l'opiniâtre effort de création. Ouvrir au public l'atelier de la compagnie, comme s'il y avait là un trésor que les comédiens brûlaient de partager. Casser le mythe du génie. Du beau théâtre à hauteur d'homme, qui rejette la vanité narcissique du créateur, au profit d'un collectif qui rêve et s'amuse. L'art créatif est un jeu.

Le signifiant « idéal » est très polysémique. 26 000 Couverts le décline sous plusieurs angles. Celui du rêve : tout spectacle est un rêve éveillé pour le spectateur qui se laisse envelopper ; mais aussi pour les



CLAIRE LACROIX

L'IDÉAL CLUB DES 26 000 COUVERTS

comédiens. Le gag du vol du micro est exemplaire. Presque tout se passe hors scène, dans l'imagination du spectateur qui déplie les lieux, étend les distances, suit l'escalade hyperbolique du vraisemblable au plausible, puis du plausible à l'exagéré, jusqu'à l'improbable. Tex Avery au théâtre, dans le crâne des spectateurs.

Mais l'idéal n'est jamais l'objet d'une expérience directe. La multiplicité des numéros dessine un point focal imaginaire dont le lieu de synthèse est l'expérience du spectateur. La réussite d'un spectacle, son degré de proximité avec l'idéal, tient au parcours proposé, mais aussi à la réception bienveillante. D'idéal il n'y a que dans une communauté éprouvée et heureuse. D'où la tentation de rester après la fin et la honte de partir (avec la crainte de les laisser seuls avec leur générosité).

L'Idéal Club provoque une réflexion sur le comique. Le rythme : un sketch qui tord de rire fait courir le risque de tristesse consécutive (« post coïtum animal triste » dit-on dans le latin macaronique).

Qu'est-ce qui fait rire ? On peut se poser la question pour chaque sketch : une exagération ; ou infime variation, presque invisible comme dans le sketch de la chanson « Because... ». La limite entre le comique et ce qui ne l'est pas est labile. Le plaisir du comique est hostile à l'analyse qui décompose en cadavre intellectuel ces morceaux de spectacles joyeux. Un faux final le suggère qui évoque Deleuze et signifie la vanité des commentaires. Le spectacle raconte sa genèse et s'efforce d'écrire à l'avance sa postérité.

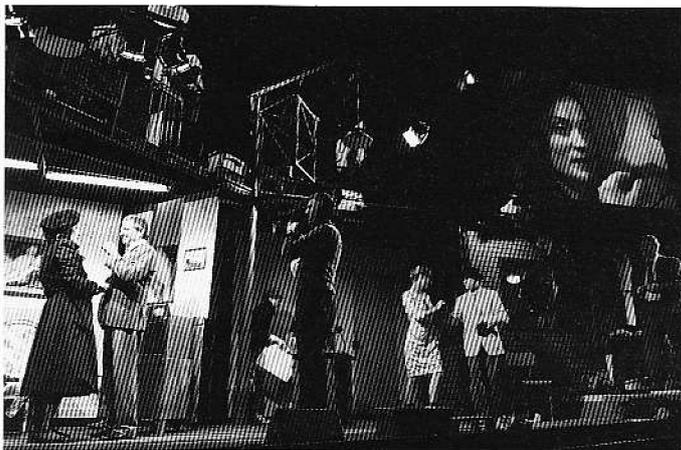
L'Idéal Club est une belle leçon de théâtre et un grand moment de plaisir qui dessine en creux une atmosphère sociale et politique sombre. Ce spectacle adresse un message politique : la foi en l'amitié est l'élément sol-air du théâtre et le ciment fondamental de la société.

- 26 000 Couverts – 17, rue du 26^e Dragon – 21000 Dijon
www.26000couverts.org

De l'hégémonie contestée du théâtre

Un spectacle qui traite vraiment le cinéma en objet théâtral. Avec cette thèse : le cinéma, c'est du théâtre filmé. *La Cerise noire* est un polar filmé quasi en direct comme le cinéma télévisuel américain en est connu dans les années 1960. Le spectacle est lui-même une prouesse, double : tourner en direct, projeter sur un écran de cinéma (qui res-

VINCENT MUTEAU



LA CERISE NOIRE DE LA FRANÇAISE DE COMPTAGE

semble à une grosse télévision) ; monter/démonter le décor, jouer, se maquiller, changer de costume, mettre en scène le tournage.

Le spectateur navigue de l'écran, pour voir le film, à la scène, pour suivre le tournage. Il admire les astuces, les ruses qu'accomplissent les assistants, le montage filmique en direct. Il peut mesurer *in vivo* l'effet de passé produit par l'image en noir et blanc. Les trucs du cinéma sont dévoilés ou inventés. Le public joue la foule électorale ; cette image est saisissante : n'importe quelle masse de personnes rassemblées peut être utilisée par une mise en scène appropriée.

Ce dévoilement a un effet social direct : valoriser les techniciens, les machinistes, les décorateurs, tout le petit peuple invisible du cinéma. D'ailleurs, les comédiens de La Française de comptage sont si peu sûrs d'être vus qu'ils introduisent un accident (l'électrocution d'un assistant décorateur) afin que le spectateur quitte la position aveugle du simple spectateur-consommateur.

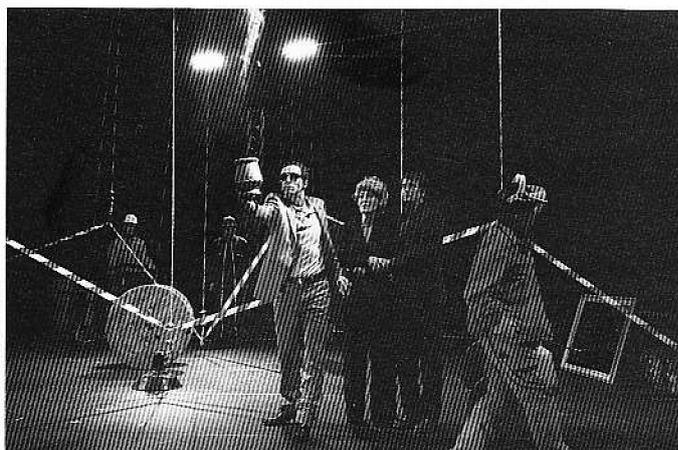
Il insuffle le trouble dans les petites théories portatives que nous nous faisons au sujet du cinéma et du théâtre. Si le cinéma, c'est du théâtre passé filmé, le théâtre est aussi de l'image en mouvement, du cinéma vivant et présent. On place habituellement le vivant du côté du théâtre – et en induisant une sorte de mort de l'image cinématographique. Pourtant, le cinéma est bien un théâtre dans lequel une machine enregistre des scènes jouées *hic et nunc*. La multiplicité des prises pour la même scène atteste bien la source vivante, d'ordre théâtral, où s'origine le cinéma.

La loi reste au théâtre : le cinéma, loué à la manière d'une comédie musicale, demeure un objet de théâtre, simplement projeté sur un écran. Évidemment vient à l'esprit Woody Allen et *La Rose pourpre du Caire* (1985). Ici, la scène qui fait loi est celle du théâtre et tout y est théâtre, même le tournage du film et le film lui-même, projeté sur un écran qui n'est qu'un élément de décor de la pièce.

Peut-être le cinéma est-il une résurrection du théâtre dont l'hégémonie s'appuie sur la technologie et l'oubli du théâtre... qui est la véritable origine du cinéma.

• La Française de Comptage – 4, rue de la Collégiale – 75005 Paris
www.fradecom.com

JEAN-PIERRE ESTOURNET



TRACES DU PETIT THÉÂTRE DE PAIN

Shorts cuts d'histoires petites et grandes

Traces. Ce titre dit la vraie matière du spectacle : la diversité de l'effort mémoriel. La mémoire de l'histoire, la sienne ou la grande, celle avec une grande hache, comme le dit Perec dans *W ou le souvenir d'enfance*, peut prendre des formes multiples. Le spectacle entrecroise ces formes.

La réminiscence qui surgit est la plus simple à mettre en scène. Un personnage se fige et une autre séquence, ailleurs sur le plateau, montre un souvenir douloureux. Mais il y a d'autres procédés, plus complexes. Par exemple, un entrepreneur immobilier reconstruit un quartier populaire, « Les Bouleaux », en souvenir de la déportation et l'assassinat de ses parents à Auschwitz-les-Bouleaux (« Birkenau » *auf deutsch*) ; mettre en scène cette histoire est une prouesse qui utilise le moment déclencheur du conte *Boucle d'or*...

Chaque moment de la vie ou presque est susceptible d'une analyse mémorielle. Tout est entrelacé. Chaque vivant porte en lui, qu'il le sache ou non, une histoire, la sienne, singulière, mais aussi celles des autres humains, des récits biographiques aux récits collectifs.

Traces est plus qu'une incitation à considérer l'entrecroisement des histoires humaines : il offre une expérience théâtrale de cet entrelacement. Le spectateur synthétise les fragments proposés et comble les lacunes, tisse des fils, résout des sutures. C'est la belle surprise de ce spectacle. Mais il y a un embarras. Tout se passe comme si certains avaient une grande histoire à raconter (le personnage de l'entrepreneur immobilier) et comme si d'autres n'avaient que des récits minables à proposer. L'intention n'est pas de faire un classement des souffrances, ni d'ajouter encore une dose de poison à l'épuisante concurrence des victimes. Mais le problème est de trouver un équilibre entre le risque d'équivalence entre des vies très différentes et celui de nourrir l'horrible plaisir de la comparaison. Peut-être cela tient-il aux aspects stéréotypiques des personnages ? Ou à leur étrangeté mutuelle ? Si le spectateur fait synthèse, ces histoires dessinent un monde éclaté, en manque d'unité...

L'effort mémoriel fracture la plénitude du présent mais l'oubli du passé fissure la densité du présent. Ce spectacle tente ce croisement, relie ces cassures contradictoires et fournit au spectateur un objet paradoxal, mémoriel et oublié, passé et présent. ▲

• Le Petit Théâtre de pain – Salle culturelle – 64250 Louhossoa
www.lepetittheatredepain.com
• <http://jjdelfour.blog.lemonde.fr/>



MUSIC-HALL

Cette année, pour les fêtes,
Ajoutez 26 000 couverts
à votre table !

"L'Idéal Club"
un cabaret
proche de la
perfection, par
la compagnie
"les 26 000
couverts"

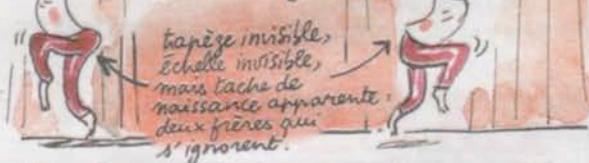


Vous ne rêvez pas :
c'est bien un dormiteur de tente
Décathlon que vous voyez évoluer
sous vos yeux ébahis et déçus de
tout cliché sur les cabarets à la Patrick
Sébastien : **L'Idéal Club**, orchestré
par Philippe Nicolle, est un spectacle
que vous n'avez jamais vu ailleurs,
et qui, si vous êtes normalement
constitué, vous fera rire au
point de ne plus songer à
faire la guerre.



parade amoureuse
de cartons

ici, les trapézistes n'ont
pas de trapèzes, mais un
secret familial qui leur
brûle le collant
100 % nylon...



trapèze invisible,
échelle invisible,
mais tache de
naissance apparente :
deux frères qui
s'ignorent.

Jonglage de seins, chorale de cartons,
réhabilitation convaincante de la
flûte à bec, numéro de ventriloque
ressuscité (avec une sorte de Tatayet sous
ecstasy), tout là-dedans est inédit,
hilarant, génial. Sous le chapiteau
de **L'Idéal Club**, même les vieux
ressuscitent...

Grand écart octogénaire



Au théâtre Silvia Monfort,
106, rue Brancion, 75015 Paris.
01.56.08.33.88. Jusqu'au 9 janvier.
L'Idéal Club ou la quête du
Graal dans un train fou, à prendre
en marche sans hésiter!

CATHERINE

« L'Idéal Club »

Le Montfort

Si vous trouvez que les fêtes riment avec chaleur humaine plus qu'avec frime et paillettes, le cabaret loufoque et doucement déjanté de la compagnie 26 000 couverts est pour vous. Embarquement immédiat à bord du paquebot mis à quai à l'entrée du parc Georges-Brassens : en fait un superbe parquet de bal des années 1950, avec ses rangées de hublots, où l'on se sent bien d'emblée, assis par terre sur des coussins ou attablé avec un vin chaud. Dans *L'Idéal Club*, la troupe, qui s'est imposée avec les années comme l'une des plus créatives du théâtre de rue-théâtre hors les murs, laisse libre cours à son sens de l'absurde et de la dérision, bien



CLAIRE LACROIX

dans la lignée des Monty Python. Ici, on est dans le culte de la non-performance. Entre la petite scène tendue de velours rouge et la piste de poche ceinturée de loupottes, les « numéros » sont l'occasion de s'amuser avec plein

de bons gros clichés de notre époque formidablement consensuelle. Des Rolling Bretzels, ou le striptease masculin à la suisse, à la danse lascive avec une tente de camping, de la leçon de barbecue au duo des cartons amoureux, ça dépotte. Mais le top, ce sont les cow-boys : en chemise à carreaux et santiags, munis de leur bûche portative à poignée de métal (on veut la même pour Noël), les voilà qui se livrent à une hilarante parade à... la flûte à bec. Accompagnés de leurs quatre formidables musiciens jazz-rock, les 26 000 couverts n'ont pas leur pareil pour nous faire rire de tout et de rien, le rien étant parfois le tout, et inversement. Ça fait du bien. ■ **F. Da.**
Le Montfort. Parc Georges-Brassens. 106, rue Brancion, Paris-15°. M° Porte-de-Vanves. Tél. : 01-56-08-33-88.

laissez-moi rire

Histoire de finir l'année avec la banane, rendez-vous avec *L'Idéal Club*, un spectacle de music-hall drôle, lo-fi et collectif. Les Arcade Fire du rire ?

Vous avez beaucoup ri, vous, en 2010 ? Non, hein ? Il n'est pas trop tard : en cette toute fin d'année pourrie let jusqu'au 9 janvier au Théâtre Montfort à Paris), un spectacle de derrière les fagots (il est joué sous chapiteau) est susceptible de rompre la grisouillerie. Il est l'œuvre de la compagnie 26 000 couverts, originaire de Dijon et repérée depuis plusieurs années dans les festivals de théâtre dits "de rue". Dans *L'Idéal Club*, c'est le nom du spectacle, on trouve la désorganisation d'Edouard Baer, l'organisation d'Ariane Mnouchkine, du carton, beaucoup de carton, des cow-boys et des Indiens, un côté Monty Python, la verve très "chemise à carreau/pantalon de velours" de Jérôme Deschamps, des minicascades et des performances physiques (un grand écart facial), des personnages très dégingos (option Didier Super), des textes écrits au millimètre, un orchestre qui rappelle les fameux *late shows* américains, et pour finir du *lipdub* en direct live - Jacques Demy vs YouTube.

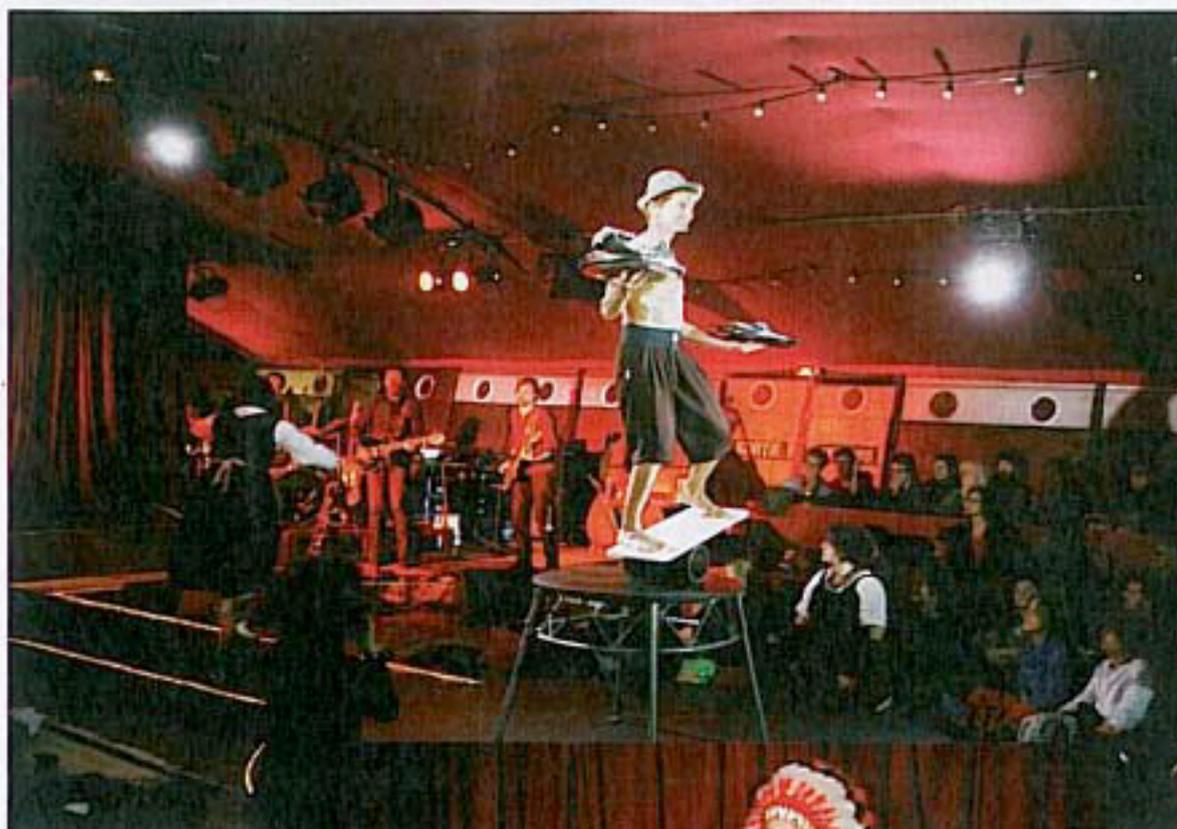
Imaginée par Philippe Nicolle, *L'Idéal Club* est une œuvre brute, drôle, moderne et fourmillante qui se fait et se défait sous nos yeux : une pièce jouée et déjouée en temps réel, montée avec les moyens du bord, qui trouve son chemin au gré des accidents de création, qui joue sur les gimmicks. "On appelle ça du music-hall parce qu'on ne sait pas trop bien quel nom donner. La mode, en ce moment, c'est de dire qu'on fait du cabaret. Mais ça sous-entend que les gens mangent en regardant le spectacle ce qui n'est pas le cas chez nous", plaisante Philippe Nicolle avant de reprendre. "Nous voulions quelque chose de très léger, en réaction à une époque un peu lourde."

Un rire en marche et aux accents low-cost qui vient se frotter au règne actuel de la blaguounette standardisée et de la superproduction stand up - derrière laquelle se cachent souvent des batteries de dix auteurs. "On travaille avec des budgets limités, on est habitués à faire avec ce qu'on a. On essaie d'en faire une force, de tenir avec cette énergie", note Philippe Nicolle. Et c'est cette tension lo-fi qui fait tout le charme de *L'Idéal Club* : on a rarement eu, après un spectacle, autant envie de rester taper le carton avec les acteurs (qui vous ravitaillent eux-mêmes en vin chaud à l'entracte).

Des acteurs qui savent presque tout faire : un peu comme chez Arcade Fire, on est sacrément collectif et ambidextre chez 26 000 couverts, on fait ça avec une certaine authenticité : on passe d'un saxophone à un rôle de shérif alcoolo, d'une impro foireuse à une vanne ciselée, d'un pas de danse à une contorsion.

Philippe Nicolle : "Aucun artiste n'est vraiment spécialisé, c'est un travail de troupe, c'est un groupe de gens qui s'assemblent et se complètent, s'enrichissent. Je ne voulais pas d'une superposition de talents différents, mais quelque chose de très homogène et de très direct." Annoncé comme l'un des buzz à venir, *L'Idéal Club* devrait tourner dans toute la France en 2011. **Pierre Siankowski**
photo Stéphane Lagoutte/M.Y.O.P

Jusqu'au 9 janvier au Théâtre Montfort, Paris XV^e, du mardi au samedi à 20 h 30, le dimanche à 17 h, exceptionnellement vendredi 24 décembre à 17 h, relâche le samedi 25 décembre, dimanche 26 décembre et samedi 1^{er} janvier



**une pièce
jouée et
déjouée en
temps réel**



événement

Hauts de scènes

Par GILLES RENAULT

Malgré tout le respect dû à la mémoire d'Hemingway, Paris n'est pas toujours une fête. Cela n'empêche pas la capitale de proposer chaque année, à pareille époque, pléthore de spectacles destinés à dérider un public familial qui, entre ballottines, Nordmann, iPad et Lego, n'aurait pas encore cla-

qué tout son budget. Voici donc, couvrant l'offre du spectacle vivant (cirque, one-man-show, comédie musicale, cabaret et attraction foraine), un petit topo sélectif. Auraient pu s'y glisser aussi les facéties transformistes d'Arturo Brachetti, l'exubérance de *la Nuit à Elliot Fall*, le *Petit Chaperon rouge* revisité par Joël Pommerat, la beauté rigoureuse du *Centaure et l'animal* de Bartabas...

Destiné à donner quelques pistes au candidat spectateur hésitant, aucune des propositions détaillées ci-après n'est spécifiquement nouvelle, le contexte consumériste favorisant plutôt le best-of, mais chacune possède, selon notre baromètre, assez de tonus, d'inventivité, de drôlerie, d'impertinence pour justifier qu'on enfile la doudoune, puis la venelle, sinon la dinde et plus, si affinités. ◆

CABARET



l'Idéal Club, un sens chiadé de la déconnade

PHOTO FABIANNE RAPPENEAU
WIKISPECTACLE

26 000 COUVERTS

L'IDÉAL CLUB Théâtre Monfort, 106, rue Brancion (75015), jusqu'au 9 janvier (mar-sam à 20 h 30, dim à 17 heures). Rens. : 0156 08 3388.

«*Tel quel*, l'Idéal Club est déjà voué au carton. » Voilà ce que nous écrivions cet été (*Libération* du 24 juillet), à l'occasion d'une virée au festival Chalon dans la rue où, entre Tombées de la nuit rennaises et Festival d'Aurillac, le spectacle, bien qu'encore en rodage, ravissait déjà chaque soir l'auditoire.

Cinq mois plus tard, on prend les mêmes et on recommence, cette fois à Paris, dans le contexte ingrat d'un fond de XV^e arrondissement, où le théâtre Monfort tient lieu de phare culturel.

A la revoyure, il est instructif d'observer que les deux versions du cabaret sont quasi similaires, ce qui tendrait à prouver ce que l'on pressentait nettement : sous couvert d'approximations, de plantages et d'engueulades, cœur du propos de cet *Idéal Club* en forme de

work in progress au bord de la faillite imaginative, tout y est méchamment réfléchi et ciselé.

On reprend : à l'origine du bric-à-brac se trouve les 26 000 Couverts, une compagnie déjà peu banale, puisque référencée dans la catégorie «arts de la rue», alors qu'habituee à jouer dans des endroits fermés et jugée limite «intello» par ses pairs.

Après *Beaucoup de bruit pour rien de Shakespeare* et le *Grand Bal*, qui ont fondé sa renommée, la troupe basée à Dijon a donc imaginé *l'Idéal Club*. «*Une dimension absurde et burlesque – parfois cruelle aussi – qui prendrait le contre-pied des notions de culpabilité, de questionnement et de noirceur pas mal développées au théâtre ces dernières années*», selon son mentor Philippe Nicolle. Où comment des comédiens (également musiciens), pas toujours au mieux de leur forme, testent in vivo toute une série de numéros plus ou moins incertains – trapézistes sans trapèzes qui se découvrent fortuitement un lien de parenté, dressage de tente, duplication de cow-boys flûtistes, chorégraphie de

cartons d'emballage – qui, après ripolinage, devraient former un jour *l'Idéal Club* en question.

Mais que l'on ne verra jamais, le spectacle sous chapiteau n'étant constitué «que» de ce making-of, où une douzaine de garçons et de filles en symbiose polarisent un sens chiadé de la déconnade qui prolongerait les avancées de Jacques Tati et des Monty Python.

Jubilatoire, affable et – mine de rien – subtil et concerné, *l'Idéal Club* reçoit chaque soir sous chapiteau 300 veinards que l'on voit ressortir, trois heures plus tard (oui, trois heures, mais bien taciturne qui les aura sentis passer), l'air guilleret.

Au demeurant, il ne faut surtout pas quitter les lieux avant d'être certain que la représentation soit complètement finie : les dix dernières minutes appartiennent, tous styles confondus (cinéma, café-théâtre, Jean-Marie Colombani devisant avec BHL sur Public Sénat...) à ce que l'on a vu et entendu de plus poilant ces dernières années.



L'Idéal Club, de la compagnie bourguignonne les 26 000 Couverts. PHOTO CLAIRE LACROIX

FESTIVAL En Saône-et-Loire, les 26 000 Couverts présentent «l'Idéal Club», création burlesque et inventive en quête du show parfait.

Du cabaret barré à Chalon dans la rue

Par **GILLES RENAULT**
Envoyé spécial à
Chalon-sur-Saône

La 24^e édition de Chalon dans la rue a débuté mercredi dans un contexte climatique particulièrement hostile qui perdurait jeudi. Ciel plombé, pluie battante, tonnerre... et, à quelques aménagements près, des spectacles qui avaient quand même lieu, comme jaugeait utile de le préciser Pedro Garcia, directeur du festival à qui il en faudrait plus pour renoncer à ses chemises bariolées.

Rendez-vous national majeur (avec Aurillac, en août) des arts de la rue, Chalon carbure jusqu'à dimanche, avec 184 spectacles référencés, in et off confondus, dont 170 gratuits (les autres coûtant de 2 à 5 euros), ce qui limite la billetterie à 1% du budget. «Mais, martèle Pedro Gar-

cia, à une époque où le ministère de la Culture consacre sur l'ensemble du territoire moins de 10 millions d'euros aux arts de la rue – ce qui représente 1,6% des moyens investis dans le spectacle vivant pour environ un millier de compagnies –, je persiste à considérer comme une dépense vertueuse celle qui consiste à accompagner les créateurs travaillant dans l'espace public. Car ici, par exemple, en nous revendiquant à la fois populaires et exigeants, nous défendons le principe d'une biodiversité artistique qui tisse de vrais liens avec ces gens qui ne sont pas nécessairement ceux qu'on croise dans les théâtres, les musées ou les médiathèques.»

SIMPLISSIME. Mercredi soir, la compagnie bourguignonne des 26 000 Couverts a lancé les festivités avec sa nouvelle création. Un cow-boy arrive sur scène et, prenant des poses ridicules, se met à

jouer un air à la flûte à bec. Un deuxième homme le rejoint et, chapeau et santiags compris, l'imite. Puis, apparu au beau milieu du public, un troisième s'y met. Et un quatrième, toujours sur le même principe. La situation dure dans les trois minutes. Simplissime, complètement conne et parfaitement

Rendez-vous national majeur des arts de la rue, Chalon rassemble 184 spectacles référencés, in et off confondus, dont 170 gratuits.

hilarante, elle fait partie de ces nombreux moments réjouissants qui constellent l'Idéal Club. Une ouverture paradoxale, en somme, puisque la compagnie, étendant son nom au-delà de la référence banquette, avait fait le choix de donner son spectacle dans un lieu fermé, une vilaine salle des fêtes

– ce qui, pour un festival destiné aux troupes qui battent le pavé, se pose là!

Mais il faut se souvenir que les 26 000 Couverts possèdent un statut particulier, escouade vedette du genre qui, au fil des antécédents (*Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare, *le Grand Bal*) s'est taillée en quinze ans une réputation enviable de taquine des us et coutumes théâtraux.

Ce que confirme son directeur artistique, Philippe Nicolle : «Dans le milieu du théâtre de rue, on nous voit encore un peu comme des intellos, tandis que l'univers du théâtre traditionnel nous imagine toujours les mains dans le cambouis. Cela donne à l'arrivée une forme de grand écart et, de notre point de vue, un positionnement à la marge qui permet de remettre en question le rapport à

la salle et au public.» L'Idéal Club arbore ainsi la physionomie d'un *work in progress* qui, bien sûr, n'en est pas un. Réunis autour du maître de cérémonie – Philippe Nicolle, dans son propre rôle –, une dizaine de comédiens-musiciens cogitent divers numéros qui formeraient le show parfait. Hormis nos cow-boys du début, il y a là une femme qui tente d'interpréter la chanson *Fever* alors que son batteur pète les plombs; un ventriloque qui profite de sa marionnette pour balancer les pires saloperies sur ses comparses; deux acrobates qui font du trapèze sans trapèze; un humoriste qui ne fait rire personne avec des blagues concernant la sphère économique...

CARTON. Si l'on ajoute une référence à Deleuze par ci, quelques engeulades par là, mine de rien, on en prend pour trois heures et, à quelques scories près, chacun ressort conquis par ce cabaret barré, inventif et sensible, qui culmine dans un finale de comédie musicale destiné à devenir un morceau d'anthologie. «A travers ce spectacle, développe Philippe Nicolle, notre idée est de privilégier une dimension absurde et burlesque – parfois cruelle aussi – qui procure du plaisir au public. Il me semble que les notions de culpabilité, de questionnement, de noirceur ont été pas mal développées au théâtre ces dernières années... et nous souhaitons prendre le contrepied.» Tel quel – sachant qu'il n'a vu le jour qu'en juin et que certains réglages devront être opérés – l'Idéal Club est déjà voué au carton. Ovationné aux excellentes Tombées de la nuit à Rennes, début juillet, il ira en août à Aurillac. Et, pour six semaines, en fin d'année, à Paris. Où il faudra s'y prendre tôt pour réserver.

«Terrain d'aventure», «oasis», «arène», «royaume des bouts de ficelle» (Pedro Garcia n'est jamais à court de formule), Chalon héberge cette année plusieurs autres morceaux de choix, parmi lesquels *Moscou*, la dernière création du collectif flamand Berlin (*Libération* du 6 juillet), *Ciel*, une «chorégraphie» du Catalan Jordi Galí pour laquelle il a «inventé dans deux cents mètres de corde blanche, récupéré des troncs d'arbres», et décidé de travailler «sans lumière ni son»; ou *HorizOne-KM O*, «spectacle en paysage» du groupe ZUR, qui n'avait rien présenté d'inédit depuis trois ou quatre ans.

L'IDÉAL CLUB
des 26 000 COUVERTS
à Chalon dans la rue jusqu'au 25 juillet (complet). Puis au festival d'Aurillac du 18 au 21 août; au théâtre Silvia Monfort (Paris XV^e), du 1^{er} décembre au 9 janvier.
FESTIVAL CHALON DANS LA RUE
jusqu'au 25 juillet,
à Chalon-sur-Saône (71).
Rens.: 03 85 90 94 70 ou
www.chalondanslarue.com

26000 COUVERTS



PRESSE

LIBERATION LYON - 17/06/10



CULTURE - Le festival Les Invites de Villeurbanne a démarré mercredi avec deux spectacles forts de Générik Vapeur et des 26 000 couverts. Pourvoyeurs de belles images choc et de fous-rires débridés, ils renouent avec la meilleure veine populaire et jubilatoire de cette célèbre manifestation de transformation urbaine qui se poursuit jusqu'à samedi.

On en prend plein les mirettes et on rit à gorge déployée. Alors franchement, que demande le peuple ? Pour leur ouverture, mercredi, les Invites ont frappé fort en présentant deux spectacles « populaires de qualité ». Bon, d'accord, la formule est tarte à la crème. Et pourtant, c'est vrai, ça peut exister. Surtout quand on fait appel à deux compagnies réputées qui ne sont pas nées de la dernière pluie.

La preuve : Générik vapeur a ressuscité un rêve de gosse – suspendre de vraies voitures à un fil par de grosses pinces à linges – dans un spectacle à la dramaturgie bien pensée et la technique bien foutue. Dès son ouverture, le festival villeurbannais tenait son image, poétique et bluffante : énorme !

Puis les 26 000 couverts sont entrés en scène, dans leur chaleureux dancing des années 40. Et ils ont ranimé un rêve d'étudiant, un rêve de potache : rire des conneries les plus connes... Leur Idéal club est complètement con mais franchement pas idiot, souvent spirituel mais jamais prétentieux, et même joyeusement subversif.

« C'est quoi pour vous l'idéal ? » « Euh... » A cette question métaphysiqu-euh, les comédiens mangent leur stylo et lèvent les yeux en l'air. « Bon, OK, alors ce serait quoi un cabaret idéal ? » relance le metteur en scène du fond de la salle. « Y'aurait Chopin au piano, Hendricks à la guitare, et je chanterais en grande robe rouge accompagnée par Gainsbourg » lance une comédienne exaltée. « Ce serait un spectacle complètement rock sans aucune psychologie » assure un comédien qui veut en découdre. « Euh... Les spectateurs pourraient manger le décor ? » tente un autre.

Des idées à la con comme ça, les 26 000 Couverts en ont à la pelle. Alors forcément, leur Idéal club en est rempli. De numéros de jonglage de seins, de trapèze virtuel au sol, de chorale de cartons, de ventriloque délateur, de pauses clope fumeuses, de concert de tronçonneuse en queue de pie, de cow-boys joueurs de flûte à bec et de chorégraphies kitchissimes.

Dans la lignée du « Championnat de France de n'importe quoi », les 26 000 Couverts livrent un music-hall théâtral débridé et totalement loufoque. Incroyable : plus c'est con, plus on rit ! Il faut que les comédiens (tous musiciens) soient sacrément bons, les spectateurs super bons (public), et le n'importe quoi diablement maîtrisé pour que la connerie soit à ce point jubilatoire et ne tombe quasiment jamais à plat. Ou alors volontairement. Car plein de sketches se vautrent allègrement... tout en planant à belle altitude.

Si ce music-hall affiche un idéal, ce serait celui de « répondre au chaos du monde par le burlesque » suggère à un moment le metteur en scène-gourou dans une formule vaguement nietschzéenne. Il rappelle sans cesse à ses comédiens bourrés d'intentions capillo-tractées qu' « il n'y a pas de message à délivrer. On n'est pas à l'école ! » On oublie même qu'on est au spectacle. On est dans la vie, c'est con... et ça fait un bien fou !

Anne-Caroline Jambaud

Le p'tit bal tordu

Les potaches de 26 000 Couverts rouvrent leur dancing convivial. Un parquet encore un peu glissant.

CABARET

L'IDÉAL CLUB

PAR 26 000 COUVERTS

★★★★ Elles clignotent dans la nuit, les lettres du mot « dancing », comme un appel à la fête. Les habitués du festival Les Invités de Villeurbanne et les fans de la compagnie 26 000 Couverts arrivent en nombre : en cette mi-juin humide, ils ne voudraient pour rien au monde rater la dernière création de ces Dijonnais spécialisés dans le détournement de situations. D'ex-brillants petits jeunes du théâtre de rue qui développent depuis quinze ans – dans une autre veine que celle de Royal de Luxe – un répertoire (même un Shakespeare !) et une curiosité gourmande pour tous les genres.

Cette fois, nous voilà conviés au cabaret dans un lieu que la compagnie trébale partout et vénère comme un cocon : un parquet de bal des années 50, dont l'intérieur bois, métal et hublots ronds, est tout de suite accueillant. Bar d'un côté, scène de l'autre, spectateurs au milieu. De part et d'autre du rideau rouge, jamais parfaitement tiré, se laissent voir des portants remplis de costumes. Philippe Nicolle, le metteur en scène reconverti en M. Loyal déprimé, déclare : « On voulait un musical sur le thème de l'Idéal, mais on a vite compris que chacun avait une version très personnelle de la chose. »

Barouf de l'orchestre rock-jazz et premier numéro qui finit comme un éloge du... barbecue merguez-canettes entre copains ! On s'en doutait, les 26 000 Couverts ne renoncent pas à leur style : égratigner, en le déplaçant légèrement façon Tati, le quotidien consensuel et petit-bourgeois, ou s'enfoncer dans l'absurde le plus accompli, à la manière des Monty Python (mention spéciale au numéro des Rolling Bretzels). Hommage à l'air du temps qui stigmatise tant les artistes, ces inventeurs perfides des « manif de droite » de l'été 2003 se délectent ici aussi des lieux communs véhiculés sur « les intermittents, ces feignants », mais n'épargnent pas non plus les langueurs de l'artiste dans les affres de la création. Reste que le fil du rasoir entre vrai et faux ratage peut être parfois tranchant. A leurs dépens. Malgré le sens de la convivialité et l'épatante énergie du final, on les lâche, ces potaches, à plusieurs reprises. Quand le numéro s'étire (les frères trapézistes) ou que cela tourne au kitsch involontaire. Mais au fil de l'été, les 26 000 Couverts auront le temps d'ajuster leur cabaret. **EMMANUELLE BOUCHEZ**

Du 1^{er} au 3 juillet à Alès (30), tél. : 04-66-52-52-64 ;
du 6 au 10 à Rennes (35), tél. : 02-41-83-30-83 ;
du 21 au 25 à Chalons-sur-Saône (71),
tél. : 03-85-90-94-70 ; du 18 au 21 août à Aurillac (15),
tél. : 04-71-43-43-70.



UN HUMOUR
ENTRE TATI ET LES
MONTY PYTHON,
QUI FLIRTE AVEC
LE RATAGE.

136 TÉLÉRAMA 3155 | 30 JUIN 2010

Télérama

N° 3155 | DU 3 AU 9 JUILLET 2010

Les 26000 couverts – L'Idéal Club



On aime beaucoup

Champion de France de n'importe quoi, la compagnie 26000 Couverts fait du music-hall avec presque rien. Des jongleurs de bretzels, des cow-boys flûtistes, des maîtres d'arts martiaux et culinaires, un acrobate en charentaises, un ventriloque rancunier et des chanteurs exaltés. Que des zozos bien sympathiques, dignes héritiers des Branquignols, qui animent avec malice ce cabaret idéal. Leurs trouvailles comiques sont d'une efficace simplicité. On se régale d'ailleurs sans peine de leurs numéros qui piègent notre rire jusqu'au dernier tableau, inénarrable autant qu'inoubliable. Oh ! oui, on aime ce music-hall et, comme le dit si bien Trenet, « *bravo, c'est drôle, c'est très drôle* ».

Thierry Voisin – Telerama Sortir dec 2018